

Maison Atlas

DE LA MÊME AUTRICE

Aux éditions Gallimard

Intelligence avec l'ennemi : le procès Brasillach, trad. Bruno Poncharal, 2001

L'Interprète, trad. Patrick Hersant, 2007

Trois Américaines à Paris : Jacqueline Bouvier Kennedy, Susan Sontag, Angela Davis, trad. Patrick Hersant, 2012

En quête de L'Étranger, trad. Patrick Hersant, 2016

Turbulences, USA : 2016-2020, collection Tracts, 2020

Aux éditions Du Lérot

Relevé des sources et citations dans *Bagatelles pour un massacre*, 1987

© Alice Kaplan, 2022.

© Le bruit du monde, 2022.

Tous droits réservés pour tous pays, sauf l'Algérie.

Le bruit du monde

68, rue de Rome

13006 Marseille

contact@lebruitdumonde.com

ISBN 978-2-493206-00-8

Dépôt légal : mars 2022

Alice Kaplan

Maison Atlas

Traduit de l'américain par Patrick Hersant

Roman



Les lieux, les faits et les personnages dépeints ici s'inspirent de la réalité. Je les ai cependant transposés, déplacés et condensés pour créer un univers fictif.

Le Gouvernement de la défense nationale décrète que les israélites indigènes des départements de l'Algérie sont déclarés citoyens français. En conséquence, leur statut réel et leur statut personnel seront réglés par la loi française.

République française, décret numéro 136,
dit «décret Crémieux», 24 octobre 1870

Alors que les tombes de nos ancêtres sont en Algérie depuis des millénaires, préférons-nous devenir ailleurs des étrangers ?

Déclaration attribuée à des Juifs algériens
par le Front de libération nationale, 1957

Les forces de l'histoire ont beau nous faire signe, on s'évertue à les ignorer. On range ses souvenirs dans des albums, comme si un trait de colle pouvait les maintenir en place, on les enveloppe dans du papier bulle, et on les oublie à la cave.

Vers 1910, dans un village lituanien de la zone de peuplement juif, un jeune homme déterminé, grandi avant l'âge, attend son heure. Est-il colporteur? boulanger? rabbin? Ayant économisé au fil des ans une somme suffisante, il se rend à Hambourg où il achète un billet d'entrepont pour New York. D'autres hommes de son village ont ouvert la voie. Il part ensuite – en train, en bateau? – pour Norwich, dans le Connecticut, et se fait aussitôt engager dans l'énorme usine textile qui enjambe le cours du Shetucket. Cinq ans plus tard, il envoie chercher sa femme, son fils et ses trois filles. Nul ne sait exactement ce qu'il advient de sa famille à bord du bateau. Ce qui est certain, c'est que les conditions de vie dans l'entrepont sont épouvantables. Poux, toilettes bouchées, nourriture infecte, passagers entassés par milliers – telles les cohortes amassées qui, sur le piédestal de la statue de la Liberté, aspirent à un avenir meilleur –, tout cela sans répit jusqu'à l'arrivée dans le port de New York. À peine débarquée, son épouse est emmenée à l'hôpital

Bellevue, où elle met fin à ses jours. Son suicide n'a pas laissé de trace dans les archives : cette information sera transmise de bouche à oreille, de génération en génération. Dans certaines versions, on la voit sauter par la fenêtre. Dans d'autres, elle est entravée par une camisole de force – mais alors, comment a-t-elle pu se tuer? Ce récit des origines, qui en vaut un autre, est parfois invoqué, à voix basse, pour expliquer une fragilité transmise de mère en fille, une peur. Le mari devenu veuf, appelons-le Jacob Segal, doit à présent s'occuper seul de trois filles et d'un fils. L'aînée, qui est en âge de travailler à l'usine avec lui, reste dans le Connecticut. Les plus jeunes et le garçon font leur deuxième grand voyage, cette fois vers l'intérieur des terres, dans le nord du Midwest. Les a-t-il mis dans un train? Sur un bateau? On peine à imaginer comment, au juste, ils sont arrivés à Duluth. La raison de leur voyage, elle, n'a rien de mystérieux : des cousins, originaires du même village de Lituanie, prospèrent dans le commerce de ferraille. Dans leur grande maison au bord du lac, ils ont de la place pour les recevoir.

Les choses se passent plutôt bien pour les enfants Segal. Le garçon s'installe dans un comté voisin et se fait agriculteur. Après la mort du père, emporté par la tuberculose, l'une des filles retourne à New York pour vivre aux côtés de la sœur qu'elle a failli perdre. Elle devient la secrétaire – et, selon la rumeur, l'amante – d'une star du cinéma muet, une immigrée polonaise dont la carrière sera détruite, à l'arrivée du cinéma parlant, à cause d'un accent étranger trop prononcé. La troisième fille de Jacob Segal reste dans le Minnesota. Elle monte à Minneapolis, la grande ville, où elle épouse un autre immigré originaire du même shtetl. Ses enfants deviennent, sinon riches, en tout cas plutôt aisés, et ils s'implantent dans le Midwest. Ils ignorent tous, au début des années 1940, que des Einsatzgruppen, des unités de la Wehrmacht, sont en train d'exterminer tous les cousins qu'ils ont laissés en Lituanie,

les emmènent dans la forêt qui borde leur ville pour les abattre. Pendant près d'un siècle, les Segal restent dans le Minnesota. Puis l'une des filles, l'arrière-petite-fille de Jacob, se met en tête de découvrir l'Europe. Son Europe imaginaire, faite de musées, de cafés et de cathédrales. Pas l'Europe de ses ancêtres.

Vers 1900, à Alger, Joseph Atlas s'efforce de faire fortune. La présence de ses ancêtres en Algérie remonte, dit-on, à des milliers d'années. Ils ont toujours parlé le judéo-arabe. Mais Joseph, contrairement à ses voisins musulmans, est un citoyen français, grâce au décret Crémieux qui a été pour sa famille, en 1870, comme un coup de tonnerre. Écoles françaises, vêtements français – en 1900, tout cela est devenu naturel, et Joseph et ses coreligionnaires ont compartimenté leur existence : commerce, citoyenneté, bonnes œuvres, vie de la synagogue avec sa propre langue et ses propres rituels. Au moment où elle devient française, la famille de Joseph habite encore la basse Casbah d'Alger, dans l'enceinte des vieilles fortifications turques. En 1910, Joseph réalise suffisamment de bénéfices et ouvre un grand magasin. Il est déjà prospère et propriétaire de biens immobiliers quand, de l'autre côté de l'océan, à Norwich, dans le Connecticut, Jacob Segal respire la poussière de coton qui recouvre le plancher de la filature Ponemah.

Les Segal ont dû franchir l'océan et laisser derrière eux leur langue et leur famille. Les Atlas, eux, n'ont eu qu'à changer de quartier. Ils doivent leur richesse à un décret gouvernemental qu'ils n'ont même pas réclamé. Au fond, sur la grande roue de l'histoire – à moins qu'il s'agisse d'une roulette russe? –, les Segal auraient pu finir en France plutôt qu'en Amérique.

Au cours de plusieurs générations, les Juifs algériens se détachent progressivement de leurs compatriotes – Berbères des montagnes, Turcs et Arabes des villes et des plaines, Bédouins du désert –, jusqu'à se sentir pleinement français. Mais les forces de l'histoire

sont encore en mouvement. Alors que les Litvaniens restés au pays (qu'ils aient été satisfaits de leur sort, trop pauvres pour partir ou trop effrayés par l'aventure) se font massacrer dans les forêts et jeter dans des fosses communes, les enfants et les petits-enfants de Joseph Atlas sont dépouillés de leur citoyenneté française par les statuts antijuifs de Vichy. Ils redeviennent des indigènes, et cette dépossession brutale éveille en eux une peur de l'avenir.

À mesure que les membres de la famille Atlas amassent leur fortune, les traces de leur vie, meubles, linge de maison et livres de prières, s'accumulent dans des tiroirs, des coffres et des entrepôts jusqu'à les faire craquer. Chez les Segal, il ne reste plus de la Lituanie qu'une vieille assiette au décor violet et or, marquée au dos « Prusse ». Comme personne n'en voulait, elle a fini dans une cave de Minneapolis, enveloppée de papier bulle.

Les Atlas conservent tout. Ils entretiennent leurs archives comme un jardin, mais l'histoire n'en a pas fini avec eux. Joseph n'aurait jamais pu imaginer que ses descendants seraient condamnés à voir leur communauté dépérir, leurs magasins fermer, leurs synagogues disparaître. De même, nul n'aurait pu prévoir que les Atlas, contre vents et marées, allaient tenir bon.

La probabilité d'une conjonction de ces deux histoires, d'une rencontre entre un Atlas et un Segal, était infime. Le conteur parlera de destin, de révolution complète de la roue de l'histoire. L'historien évoquera les denses migrations estudiantines de la fin du XX^e siècle, et l'inévitable rencontre, à l'occasion d'un grand tour démocratisé, de Nord-Africains et de Nord-Américains poursuivant leurs études dans de grandes villes universitaires françaises. Quant aux amoureux, une telle convergence leur semblera aussi merveilleuse que si les océans, repliés par quelque brutal glissement tectonique, leur avaient permis d'enjamber les continents.

EMILY

«N'oublie pas de fermer derrière, et à double tour!» Mon exhortation habituelle au maître d'hôtel. Je venais de passer huit heures dans le restaurant, c'était un vendredi soir – le plus gros jour de la semaine. Un moment typique, à la fin de la journée, alors que les casseroles ont été récurées et pendues à leur crochet et les plans de travail bien astiqués, quand mes cuisiniers et serveurs sont rentrés chez eux et que mon dos et mes pieds commencent à me faire souffrir. C'est dans ces moments-là, en général, qu'apparaît devant moi le visage de Daniel. J'oublie mon épuisement en songeant à notre histoire. Rien de sentimental, juste un détail : la texture de son pull préféré, sa manière d'inspecter le moindre recoin de ma cuisine. Parfois, je m'imagine qu'il peut me voir, et qu'il sourit en découvrant sur le menu un plat qui lui semble bizarre. Puis ma fatigue prend le dessus et je ne pense plus qu'à rentrer chez moi, retirer mes chaussures et me plonger dans un bain chaud jusqu'à ce que l'odeur de nourriture s'éloigne comme lui. Je ne peux concevoir qu'il fasse partie de ma vie, mais, à cause de Becca, il sera toujours là, comme une ombre bienveillante.

Je n'ai jamais vraiment parlé de lui à ma fille. Elle connaissait le nom de son père, ses origines, et c'est à peu près